

II

June



Je l'ai perdue entre mes amulettes, Non à de l'ordre  
d'aujourd'hui: à être en train, mais elle  
est très bonne, et me la touchera jamais



2/26  
me

et crochets, poils jaunes  
prouve

N'est-ce pas dit <sup>qui s'en vont</sup> <sup>lui ni s'en vont</sup>  
Je t'admire <sup>un instant</sup> à distance pour ce que  
quelque pas  
lens qui est-ce qui est



létines de son ventre. Les puces grouillent <sup>la nuit</sup> entre les poils comme  
des fourmis dans l'herbe. Elles filent lentes sous mes doigts,  
et se la fourchane, tantôt sur ma poitrine, tantôt dans  
le coin des oreilles où la peau est plus chaude. J'en croque.  
- Encore une, Spitz!

Spitz se redresse, ouvre sa gueule, larde sa langue  
<sup>entend un bruit et</sup> biscotique pour lapper au bout de mon ongle, la délicatesse  
<sup>à moi la montre, mais pour les autres</sup>

Bien qu'il soit flétri, il reste convenu que Spitz  
est un bon chien de garde. En cette qualité, il loge  
devant ma maison, au milieu des poules, dans une  
niche qui fut autrefois un trou de fusil. <sup>La niche sert pour à un fusil de poche. Mais on le trouve</sup>

De la niche il domine la route et vaille. <sup>Jumps la niche et est jusqu'à la route</sup> Si qu'une chose  
bouge il me l'annonce avec bruyement. <sup>Coups une charrette ou train</sup> Couste-t-il trois longs  
cris, c'est une charrette au loir; il jappe pour un cheval, un coup  
de gueule solide si c'est une vache. Les cochons le laissent indif-  
férent. En équilibre sur sa niche, il valse <sup>à son moyen</sup> sans trop d'éclat, le  
veso du facteur, et autre animal en équilibre sur ses roues.  
Mais que les gens longent l'inclot, <sup>conclusion</sup> il devient féroce. Appréhendant  
je ne sais quelle bastonne de il se me en avant, mord dans sa  
niche que ses dents sont volides, <sup>épouvantable du genre de sa parenté</sup> aboie tant qu'il s'égosille.

Heureusement qu'il y a la chaîne; hument aussi que les  
passant font un détour car que ferait Spitz s'ils s'approchaient!

De loir, ils m'interpellent.

- Eh Monsieur, il est méchant votre chien j'ai vu:

- Terrible! Ainsi l'autre soir...

<sup>Epouvantable du genre de sa parenté</sup> Mais qui arriverait-il si les gens s'approchaient.  
Hument aussi que les passant font un détour. Un homme vient à lui dans un



Je sème <sup>et invite les tritons</sup> des ligandes, je les crie très haut pour que les volueurs <sup>vanniers</sup> du village les apprennent.

- Terrible! a confirmé un jour la voix de son ancien maître qui faisoit par là.

<sup>Je tremble que les volueurs ne me punissent pour quelque chose</sup>  
<sup>Il est plus sûr de l'insérer dans l'étable</sup>  
A la tombée du soir, j'insère Spitz dans l'étable <sup>et dans tout le reste en même temps à l'étable</sup> de crainte que les volueurs ne me fassent moi gardien. J'ai pour dormir une vieille malle couverte de paille. Elle touche le mur de ma chambre. Ainsi nous sommes toujours <sup>ensemble</sup> ensemble. Quelque fois on fait: toc, toc, toc sur le bois: c'est Spitz qui se gratte. J'attrappe ses gourmes par sympathie:

- Grand fou, me dit ma femme, si c'était moi tu me <sup>tirais rien</sup> ~~trais rien~~ ne <sup>pas si</sup> ~~croisais~~ un peu jalouse.

Une nuit des volueurs sont venus. Ils ont dérobé quatre choux et fouillé mes serures - solidement. Le matin, je suis leur trace sur le sable et Spitz, <sup>qui avait bien pu m'arrêter</sup> survenu moi, flaire la piste. <sup>la flaire d'un mât</sup> que n'a pas abrogé, flaire survenu moi, la piste.

- C'est étonnant dit Spitz, je n'ai rien entendu.

A la promenade, Spitz court en avant de son trop oblique de bête qui a trop tiré dans le barnais. C'est sa déformation professionnelle. J'ai beau <sup>le savoir</sup> connaître et reconnaître, je m'étonne chaque fois de lui trouver la tête collée sur le



derrière comme s'il n'avait pas de vent. [C'est Spitz qui me guide: il sait d'avance les sentiers que j'ai choisis. S'il te trompe, je le suis quand même. Le soleil n'est pas meilleur à gauche qu'à droite et partout il y a de la bruyère.

Parfois il vient d'arrière tout contre moi et me regarde accroupi sans la pose ingénue de la chienne qui pisse.

En hiver quand il y a de la glace quand il a soif, Spitz abat de toutes ses forces les pattes sur la couche de glace qui lui servait d'eau, puis il lappe dans un trou. Aucun brousseur ne lui a montré cela.

- Ici, Spitz, ici!

Il ne raconte plus. Perdus le jour il est soir dans la prairie où le berger des <sup>des troupeaux</sup> ~~troupeaux~~ pousse ses moutons. Quand il voit un troupeau, <sup>Spitz</sup> il se souvient de sa race et <sup>révèle</sup> ~~connaît~~ un vrai noble, il faut qu'il guerroi, <sup>il faut</sup> qu'il brutalise les faibles, qu'il aboi des défis aux spadassins qui les gardent.

- Ici Spitz, ici!

J'ai bien cru, le berger brandit sa houlette, toutes les <sup>troupeaux japonais</sup> bêtes se débattaient, il ne vivra que si il n'a pas flânqué à ses rivaux ~~des troupeaux~~, quel que bon coup de rapine.

Atteli dans sa brouette, Spitz devient sérieux. Plus c'est lourd, plus il s'amuse. Il travaille des quatre pattes, des ongles, de la poitrine et la langue qui bave



Mon Dieu! que le chien! ~~Conte la ravaile de Westmalle!~~ <sup>avec un bon de cuisine</sup> Ce grand noir là. ~~Bon~~, n'est-ce pas le Black des Paukulus, qui traine après lui un fameux bout de chaîne. N'est-ce donc courvi? Et ce petit roux, contre le fil, c'est le chien à Nélis, le rossard qui un jour m'a fichi la culotte. Et ce Dogue ta ~~lari~~? Mais oui, le dogue <sup>au</sup> ~~de~~ boulanger et voilà le griffon de Noie et ces autres <sup>les, que</sup> ~~de~~ je les connais peut-être à unigler les ornières du village.

Qui ont-ils donc à flouer trotter autour de mon enclos? Bon, en voilà deux qui se battent et ce cochon sevent mon potreau, hi-la! se croit-il sans un urinoir?

Et Spitz que fait-il? Spitz, il <sup>est joint à son pain</sup> dort. Bien à l'aise, sur le flanc dans sa niche, la tête à peine sortie, il se chauffe, il n'entend rien, il ne voit rien. Au lieu d'aboyer, <sup>me tenir</sup> le donner cette organe de Siguerpi.

• Eh Momme, me cri Benooi qui ~~retourne son Black,~~ garz votre Spitz, si vous ne voulez pas de batards.

• Du batards Benooi? Pourquoi.

• Vous voyez bien: votre chienne...

• Ah c'est pour ça!

Benooi parti, je vais <sup>par le Spitz</sup> jusqu'à la niche:

• A ton âge, Spitz, faut-il que je te grande. Voudrai mettre des gones entre nous. Est-ce que j'en ai moi? Longe au si d'icelle: nous vois-tu promener par la bruyère ton be son de femme enciente? Allons viens que je t'enferme.

Un peu confus, tandis que je l'emmine Spitz laisse son



fond jusqu'à terre. Il faut que je galope derrière lui, entre mes branards. Il me fatigue tant il m'aide. Parfois il Sonne une vacca de si violente que les traits se brisent et Spitz, emporté, continue son élan, cul par dessus tête, sans le même air.

J'ai un autre chien, Fox, un roquet quiottant que j'ai amené par compassion de Bruxelles. C'est un mâle. <sup>Il a une queue déginginée</sup> Ses faits d'illécates redoutent la brygû. Il boude à son pari de seigle et veut pour dormir un coussin de plumes. Des fois je l'y surprends, roulé en boule, les yeux clos, qui savoure un tournois quelque chose de rouge sous son ventre. Je n'aime pas beaucoup cet Onan de la ville.

Mom Dieu! que de chiens!

N'est-ce pas le grand Black, le bar, le chien noir des Paerkaelens qui traîne un bout de sa chaîne tout le long de mon fil. Et voici le griffon de Melis, le dogue au boulanger, et d'autres que je reconnais pour les avoir vu polissonner parmi les ordures des villages.

Et ils vont là tous à se chamailler, à gémir, à mouiller tantôt l'un, tantôt l'autre sous les figets de nos enclos.

Et Spitz que fait-il? Spitz ne bouge pas, il dort, innocent et paisible, sans sentir la peine de souffrir cette engeance à diguerpir.

- Monsieur, me vint Bencoi qui retrouve son Black,



muscu grisonnant de chienne qui ne devoit plus penser à ses chers.

- Je me demande, fait-elle en arrangeant sa jupe, qu'il arrivera  
en fulguents à flouer après moi

- Oui! oui! Spitz

Mais un verrou vaut mieux:

- Brae...

Spitz en prison, Fox le Dignitaire s'est mis à la suite:

- C'est Fox le beau jeune blanc, avec sa bonne

~~Je le lui présente, par une amorce, comme pour un monsieur  
me du Pouch' fait Fox, en se tournant la tête~~

Alors Tu sais...

Il se tourne la tête

Et pour le 10<sup>e</sup> fois

Une belle tance. Il ne le regarde même pas. Mais comme

sa chambre est ouverte, une nouvelle fois il sort de ses flammes, se  
dresse et file droit vers l'etable où depuis deux jours j'ai  
enfermé Spitz  
un peu en parfum le fait  
ou y met l'xy

- Quoi donc Fox? Aurais-tu compris que l'amour est quel-  
quefois possible à deux! Eh bien vas y mon vaux. Tant pis...

Le verrou tiré, je ne reconnais plus mon Fox.

Tirant, comme jadis garçon, il trotte vers la Dame, se sou-  
lève à petits coups de muscu, se flaire ou bon endroit,  
y met un bout de sa langue, puis contre le mur, il pisse

- Tuluquet!... a grogné Spitz parce que le maître est là.

Mais comme il sourit le maître, elle se gène moins et par  
petits bonds coquets s'agrippe à gauche et à droite ce que

comme elle n'est si jeune pas si forte



enfermez votre bête, si vous ne voulez pas de batards.

- Ah c'est pour ça?

J'ai compris : Madame Spitz est amoureuse et des jaloux accourent.

- Et ton âge, Spitz ! Faut-il que je te gronde ? Quand on est si bien ensemble voudrais mettre les jous entre nous. Est-ce que j'en ai moi. Pense à ta responsabilité. Pour vois-tu promenant à travers la bruyère ton bedon de femme enceinte.

Un jour donteuse, Spitz a laissé son museau prisonnier de <sup>chimie</sup> femme qui ne pense plus à ses chos.

Elle se laisse mener à l'étable.

- Qui avait donc ces frotteurs à tourner après moi, te demande-t-elle tout en te couchant en rond au milieu de la paille. Mais que dois-je croire de ce cabine ? Je ne m'y suis pas.

Gardien austère de la morale, je donne un tour de chef, et surveille la porte, la main pleine de cailloux.

Elle se laisse <sup>monner</sup> mener à l'étable, elle s'arrange <sup>gentement</sup> sur son lit pour y dormir :

Je me suis



l'autre lui demande.

Puis à son tour, élépire. Ils sont d'accord.

*Voyez vous ça: elle accepte. A moi dit Fox*

Où il fut, Fox s'empigne, d'abord du côté de la tête, comme s'il voulait lui faire ça directement sans l'oreille

- Non non, pas par là!

Il faut que <sup>de la tête</sup> s'intervienne ~~l'oreille~~ <sup>une cloque</sup> le visage, puis lui fourre sous les pattes un peu de feuille <sup>pour qu'il est un peu des</sup> afin qu'il soit plus haut.

Ami tout fut marcher. Halètement à petit coup, Spitz ne ferme plus du tout à son maître. Debout derrière elle, <sup>heureusement</sup> pour sa bonette, Fox ~~entre ses pattes~~ <sup>se tourne</sup> contre lui et tâche de pointer juste. Il soit <sup>à sa place</sup> ~~vaute~~ <sup>la puce</sup> ~~un peu~~ <sup>mais on le met, fait la langue</sup> effort, mais il arrivera tout de même.

là!... il arrive; quand Fox

Quon - Bravo Fox! <sup>ça y est</sup> ~~Dya~~ <sup>Je pense</sup> ~~le plaisir~~ <sup>à la famille qui m'a fait</sup>

Quand Fox brusquement s'arrête, retombe sur ses pattes et file dans un coin continuer à lui hurler, comme s'il était sans ses plumes:

- Ah! le cochon!

- Laisse donc, <sup>quitte</sup> Spitz, qui utape son lit,

A la bonne heure s'il Spitz,

<sup>Halètement, à petit coup</sup> Spitz me jette un <sup>long regard</sup> ~~petit coup~~ de femme qui a bon, <sup>mais lumbé</sup> ~~elle~~ <sup>elle</sup> ~~entend~~ <sup>tant</sup> a fait de penser à son maître: d'abord derrière elle



Un amateur un jour découvre à Spitz des qualités nouvelles. Il  
aurait notamment dans le creux du <sup>à voir voyez</sup> foitraill et le gras de la  
cuire quelque chose de très beau. <sup>Choi je n'en suis sûr, mais il paraît que les amateurs s'en expriment</sup> Mais je ne me doute pas,  
mais que les éleveurs apprécient tout de suite.

Depuis, chez les Danakalins, où l'amateur a fait  
cette découverte, l'adorer qui ne voudrait pas ne pas s'y con-  
naître et l'on quand il oublie de la chasse parlent à tout  
venant de mon chien, et il n'est guère de cita Suis ayant  
parlé <sup>chez eux</sup> pas s'oublier qui ne s'achète <sup>même pour la protection</sup> pour le moins qu'il  
existe dans la contrée un certain M. Baillon dont  
le chien est un sujet remarquable. <sup>Content de sa pelote</sup>

Quelquefois je rencontre de ces gens qui, au premier  
coup d'oeil à force de descriptions, devinent le chien de M. Baillon  
<sup>avec un petit air de voir le chien de M. B. et l'attendent, le palpent.</sup>  
Ils se chuchotent ces mots avec respect, attirent la bête, pal-  
pent par devant, <sup>sa balote par derrière</sup> et s'en vont par derrière comment est fait  
le chien de M. Baillon.

Croyant qu'on le fite <sup>fait un peu</sup> Spitz sourit, moi j'attends qu'on  
finisse. <sup>car les gens se croient.</sup> Je ne compte pas: timide, effaré, <sup>obscure</sup> ses sabots, je  
suis simplement le maître du chien de M. Baillon.



La voisine  
Entre nous  
Par nous  
Wanne.

que me font leur gorge

Mes amis et admettant l'avoir eu dans argent me en

<sup>un</sup> Mais amis ni admettant <sup>Comment un</sup> d'avoir eu, dans argent, me en  
une vie libre à la campagne. Qui ils craignent; rien de  
plus simple: il suffit de n'avoir pas besoin d'argent.

Ceux qui m'ont l'ignore.

<sup>de peu qui d'un point, comme mes poules qui me le peignent</sup>  
Pour vivre, j'ilève des poules: deux cents. Il ne suffit  
pas, <sup>un</sup> comme on se l'imagine, d'avoir là quelque poule de  
poules qui pondent. Des poules ça mange et ça fait le  
contraire. Elles ont des pattes et qui caquent, des narines qui  
se touchent, des petites bêtes qui les pompent jusqu'au sous  
les plumes jusqu'au sang. Il faut savoir accommoder,  
di'outrier, faire la charr. Il faut que je leur mélange des  
grains, que je leur fauche à pleine brouette de la verdure  
que je me poins les bras à leur teneur des pattes, qu'éveille  
des l'aube avec elles je me tiens <sup>un</sup> du lit pour les voir de  
crainte qu'elles ne s'effritent sous leur perchoir, elles n'effritent  
les parois et excrementes qu'elles m'ont fondus pendant  
la nuit.

Leur à tout cela je mets un homme par exemple  
toute la journée je travaille

c'est le moins que des poules ne m'ennuient

Elles veulent beaucoup de soins, je les cultive

Je leur donne les soins, mais en somme ce n'est pas plus

bête que d'élever dans un bureau des chétives d'out en se ficher



- Ce n'est pas cher, mais pourquoi veut-on que je sois rentier?
- Bah! j'aimerais que vous l'êtes, Monsieur.
- Rentier moi! Oh non, mon ami, mais non. Que l'on mette sur ce papier ce qu'on veut: aviculteur, éleveur de poules, marchand d'œufs, paysan, que sais-je, mais pas rentier, je ne le suis pas.
- Voyons, voyons, sourit le garde qui sait bien qu'un Monsieur de la ville, élevant 200 poules doit posséder des rentes.

Et mes voisins:

- C'est le même, Monsieur, c'est un bel amusement que s'avoir tant de poules.
- Mais ce n'est pas un plaisir: c'est un métier, je me sème beaucoup de peine.

J'ai écarté tous mes yeux rouges de terre, tous affaiblis que je me fatigues, que je marche tous les jours au long des routes de la ville pour mes bêtes.

- Oui! oui! Monsieur un jour-temps de rentier eux qui avec leur fumure et leur seule petite vache sont beaucoup plus riches que moi.

Pensé qui a 200 poules possède les 200 plus belles poules du pays. Trois Joachims de brassées qui en possèdent 2000 possèdent également les 2000 plus belles poules du pays.

Ils en disent tout de la charnaille.

Je les laisse dire: je sais bien qu'avec mes 200 poules, je possède les 200 plus belles poules du pays.

### Ce qu'ils disent.

C'est ici que le Français est inférieur. Comment appelle-t-on une poule qui a des poussins? Une poule qui a des poussins? C'est trop long. Une sauveuse? Elle a fini, elle ne couve plus. Une mère? Soit, mais on pense à ses couettes, à ses tanges, ce sont les laits.



Pik - Qui es-tu, jeune turbulent à te remuer ~~assez~~ vers mes aïeux. Et est  
tard " Pik. Avant le bon, le mot le pique



me 70/2/10



Et les pouvais?

- P'ippe, P'ippe... de l'air, Si l'air, Je son de l'air.
  - P'hip! P'hip... Je suis perdu
  - P'ipipi, P'ipipi... Ils ont froid, ils grettent
  - P'riii - <sup>le foune!</sup> Qu'ont-ils entendu?
  - Turi, turi, turi. - En l'air: ils ont chaud
  - Ti... tiri... tiki - Voyez-vous ça! Déjà le rive de cog.
- 

Dans l'étable où sont les poudres beaucoup de poules ensemble, à tout temps:

- Kott Kott Kedaak!... Kott Kott Kedaak!... Kedaak, Kedaak!... Kott Kott Kedaak.

D'autres qui chuchotent un midi:

- Hé... héhéhéhé... hé... hê... hê!...

Celles qui ont trouvé, les vite:

- Krou krou krou krou krou krou!... Krou krou krou krou krou!

Dans le jarre, d'humour gaillarde entre un vase un cog, avec sa gorge:

- Kott Kott Kott Kott Kott!... Kott Kott Kott Kott Kott!... Kott Kott Kott Kott Kott!...

Je attroupe par la suite, une grane blanche qui ni y pouvait pas, occupée à vider une botte d'avoine.

La poule indignée:

- Ooh!...

Le cog ni vivote pas et Kott Kott Kott Kott Kott!... Kott Kott Kott Kott Kott va plus soni fani de suite à l'air de l'air.





2/2/2 m



de chercher plus. Écoutez la poule; elle glousse, elle se nomme "Klock",  
et les gens du pays l'appellent ainsi.

Les poules la comprennent

Sous ce buisson, au pied de cet arbre, elle va gratter entre les  
feuilles: Klock!... Klock... Klock... A toutes ailes, ils la  
suivent.

Un serin en voit d'habitude perdue: Klock!... Klock!... Il  
sait où elle est.

Klock!... Klock... La pluie: au plus vite, elle file en  
avant, choisit un abri: ils la retrouvent.

Klock!... Klock!... Vous êtes las, mes chers. Venez un  
instant vous chauffer sous mes ailes: ils s'y fourrent.

O bonne mère, qui, des sa coquille, enseigne à ses enfants  
la langue du pays.

Elle dit encore

- Hécé! Un long cri de rivière. Plus rien ne bouge, les petits  
coulent blancs <sup>à l'aveugle</sup> sur l'herbe. L'espérance se hausse. En vain  
on bouge, à ras de terre, le ruisseau n'y reconnaît pas ses  
environs.

- Kedaak! Kedaak! Kedaak! Le vitamin chim! Faisons  
du bruit, qu'il ait peur.

- Rrr!... Rrr!... Jusqu'un chat qui ronronne. Étant  
va bien mes petits, c'est le soir, dormez. Bien au chaud, sous  
le ventre, les petits <sup>apaisent</sup> leur gazouillis et s'endorment.

- Pik! Une petite <sup>le petit</sup> en soie <sup>de la tête de serin</sup> jaune va tête s'entre les plumes.  
"Pik" le cri avant le bec le pique.

- Tik tik tik! Elle leur a trouvé quelque chose. Quoi? Je  
le sais, <sup>de l'intensité à sa voix</sup> sa voix <sup>est</sup> <sup>de la tête</sup>, tantôt mince, toute petite comme  
une graine imprévisible qu'elle leur montre du bec, tantôt  
grosse, horrifiée devant ce terrible ver qu'elle s'essaie  
en morceaux avant qu'ils ne l'avalent.

- Tik tik tik tik tik tik tik... Il y en a beaucoup, sont qu'elle en fait





nu 72/2/3



A une seconde :

- KOKKOKKOKKOKKOKKOKK ?

- Oook !

Elle a un va part hier.

Une troisième, comme il approche, plus les pattes, toute prête, rouspiq  
levé. Conquête facile, il n'en veut pas. Il passe outre.

- Hi! ... hihihihiki! ... hi ... hi ...

Blanche et virge, au bout du pris, une foule <sup>plus</sup> vive qu'elle  
va pondre.

C'est elle-la qu'il veut, il y va droit. .... KOKKOKKOKKOKKOKK  
autant que le pas pour s'attacher.

- Frrrt ...

En ailes de la poullette qui s'envole

- Frrrrt ...

En ailes du coq qui le poursuit

- Frrt ! ...

- Frrrrt ! ...

~~Sur ses pattes à travers l'herbe, avec ses ailes sur ses sa  
hais, de nouveau sur ses pattes partout où passe la poullette,  
le coq s'élançe :~~

En pleine chasse.

- Hééé, jettent avec ensemble les autres coqs jaloux

Quoi du sang? A l'italable point d'orgue, ~~Sans l'italable~~  
pare, alarmés toutes les Samus le vivent la suite, <sup>ce n'est que ça</sup> constatant  
le pas que c'est et ... KOKKOKKOKKOKK! ... s'en fichent.

Dans le pris :

- Frrrt !

- Frrrrrt ! ...

Sur ses pattes à travers l'herbe, avec ses ailes sur ses sa  
hais, de nouveau sur ses pattes, partout où passé la  
poullette, le coq s'élançe.





mu 72/2/4



Qui s'ennuie, s'ennuie!

Sur la crête comme cela se doit, puis sur elle de tout ses forces,  
il lui fait plier les genoux et avec ce qui il porte sous la queue  
lui frotte quelque chose au derrière:

- Humph! ... C'est bon.

Après? Vous croyez qu'il chante! Demanda si son idéal, com-  
me tout le monde, il se chante

Mais les autres:

- Ko... Koko... Koko! ... Ko... Koko... Koko

(et encore)

- (Ko... Koko... Koko!)

Qui un tout gros qui s'ennuie: Ké... ké ké... ké ké

Dans l'érable à plein <sup>vous m'avez</sup> orchestre: Kot... Kot Kediak! ...  
Kokkot Kediak... kete kete kete; fait quelque bruit un  
sous l'air: Kou... Hourou... Hourou. Et grave qui ne  
fume pas à tout cela: Klock! ... Klock! ... une Klock.

Dans ma cour, je suis au bois en compagnie de Tintje ma  
poule préférée, celle qui m'aime bien parce qu'un jour je lui ai sa pistole  
à la patte.

Caquette et boîtes, Tintje regarde tout ce que je fais; picore  
la farine qui tombe de mes bols, me vole aux ipoules l'air bonjour,  
mais s'intéresse surtout au va-et-vient de ma main ou sur elle  
quelque chose de lui agaçant pour une poule: la petite croûte d'une  
écroule.

Et chaque fois qu'elle le fait, s'en porte coup de bec; Tintje  
s'ennuie si ce n'est pas une graine, une mouche ou quelqu'autre  
rien qui se mange.

- Alors Tintje, veux-tu rester tranquille.

Mais Tintje <sup>un peu</sup> vient de plus belle, dans mes pieds partout où  
je passe et comme dans y penser, je laisse pendre la main, elle



58



mu  
5/2/26



sauté après, attrape la croûte, tire, et file plus loin avaler ce bon morceau.

Car Françoise, ma poule préférée, qui est une brave petite femme, m'aime, comme elles le font toutes, jusque dans ma viande.

Amour  
Je suis et avec elle

Depuis quelques instants devant l'miroir, j'observais mes volailles

Marian qui depuis quelques instants devant l'miroir regardait ses volailles.  
Elle me jeta un coup de regard et m'invita à venir auprès d'elle.

- Elles se portent bien, tu penses. Tu n'as rien de rouge, les plumes <sup>qui</sup> suivantes, elles sont toutes en pointe.

- C'est la saison, Marian.

- En voilà une qui est folle, comme elle caquette. Qui est-ce ?

- C'est Justine Marian, tu sais celle qui il a fallu opérer dans le bec quand elle était petite.

- On ne s'en souvenait pas, fait Marian... Et elle la

- Tiens, mais, dit elle tout à coup, sais-tu que tu as une poule qui boîte, la plus du fil, cette grosse.

- Pédre sûr, Marian, <sup>qu'elle</sup> est notre première <sup>nommée</sup> Black, elle boîte parce qu'elle est vieille pour boiter.

- Elle a, dit Marian, un éperon comme un gendarme.

- Ne te moque pas, elle nous a <sup>rendu la vie</sup> servi pas mal de poussins et produit par dessus le marché beaucoup d'œufs.

- Marian elle ne pond plus, dit Marian.

- Non, quelquefois elle s'imagina qu'elle va pondre <sup>est mon espoir</sup> encore.

C'est faut la voir s'installer dans une pondeuse, arrangée en poule, se blottir, pousser tant qu'elle peut. Mais rien ne sort et alors elle ne pond plus <sup>est mon espoir</sup> plus.

elle saute sur de son nid, <sup>est mon espoir</sup> n'arrête dans chanter et se triste...  
si triste... qu'on dirait un vieil autheur <sup>est mon espoir</sup> qui en a plein son sac.

- Alors, si elle ne pond plus... fait Marian.

Je ne réponds pas. Je sais où elle veut en venir. Quand une <sup>est mon espoir</sup> ce qu'elle veut.



Je ne suis rien voir. Mami a mis de la bite dans  
une cage

Je pense vivant comme si je ne connaissais  
pas cette bête.



me  
7/2/6



poule est vieille, on ne la garde plus. On invite le marchand qui la vou-  
prie, soufflé entre les plumes pour voir si la chair est blanche, offre  
son prix puis la foure sans un grand pain, avec d'autres. A-  
dieu, on n'y pense plus. Je dis à Marie <sup>de</sup> la femme Klob

- Tu ne songes pas, dis-je à Marie à vendre cette bête.

- Oh! non dit Marie. D'abord elle me paraît bien grasse.

- Faut ou non, Marie, elle-là je la garde, je ne la vends plus.  
Notre première course est un avec nous tant qu'il lui plaira de vivre.

- Bien, dit Marie. <sup>elle</sup> Elle voit une autre poule  
Elle se <sup>voit</sup> tait une minute, <sup>continue</sup> l'inspection de mes volailles.

- Et elle-là, fait Marie; elle me paraît bien vieille aussi.

- Celle-là? Oui, c'est tante Tota; j'y tiens également, mais  
enfin on ne peut les garder toutes: un de ces jours, il faudra la  
vendre.

- Et bien dit Marie, écoute moi je te l'achète.

- Toi? Tu es un peu bête, ni achète une poule, <sup>elles ont si toi comme si moi</sup> pourquoi faire.

- Oui. Voilà explique Marie, c'est peut-être stupide. Mais  
depuis le temps que je vois <sup>les</sup> toutes ces bêtes courir autour de moi,  
je vous choisissais bien en manger une. <sup>je n'en vois ni tempère autour de moi</sup>

- Acheter une poule!

- Oui, avoue Marie, avec du riz.

- Marie pense, il faudra d'abord qui on la tue.

- Je m'en charge, dit Marie, si tu veux. <sup>Si seulement tu venais</sup>

C'est la première fois que l'on va tuer chez moi <sup>ce sera la première</sup> <sup>condamner, mais pour une bête, ça</sup>  
bête. Cela m'effraie. Entre le oui et le non, j'hésite un  
peu pâle: <sup>Je pars et les m'arrête dans la rue</sup> <sup>Je pars mon petit de 10.</sup>

- A plus tard dis-je à Marie, elle te regarde

Huit jours après, la bête dispersonnaliser sans sa cage, n'est plus  
une tante Tota, mais tout bonnement une poule qui on engraisse.  
Je veux tout au moins le penser.





Elle ? parvenue à son  
point de maturité, elle ? s'abandonne  
à l'instinct de sa vie.

xxx

Elle ne comprend pas l'abord. Elle a bien senti cette pointe dans la gorge et senti le cou avec un frisson qui a mal. Mais elle n'est bien saine, ses yeux fonctionnent <sup>elle a de l'appétit comme un</sup> et toujours un appétit elle serait bien contente de ravalier un peu de ce liquide rouge qui lui sort tout chaud par le bec.

~~En~~ moment elle en tombe à petits coups.

Suspendue, comme elle l'est, par les pattes, elle aperçoit les choses. Surtout elle a l'habitude de son cog entre ses pattes, une bûche d'herbe par terre, sans doute son maître tout fier qui la regarde.

Comme je fais un pas, elle tourne la tête.

Mais bientôt ce qui elle voit cesse de l'intéresser; la petite peau qui elle a sur l'œil de ferme toute seule et ne retombe plus qu'à moitié.

Elle laisse aller son cou et par le bec le ~~beuc~~ sang continue à se livider, régulier dans un rouda, comme un gros cordon de soie rouge.

Enfin il s'annient et ce n'est plus qu'une ficelle.

Comme elle est faible! Ses ailes qu'elle croit se mouvoir avec force ne vont plus qu'une seule à la fois: la gauche, la droite... la gauche, la droite, ou la gauche, plus faiblement la droite... à peine la droite... plus plus rien.

ou 72/2/7







Je la crois morte. Elle est morte, dis-je à Marie  
- Par encore dit Marie, regarda les pattes.

Mais c'est trop long : si bien que cela puisse faire sans  
un conte, j'en ai assez, je part.

Quand je revins, Marie ~~supprie~~ <sup>supprie</sup> la tête <sup>ut la</sup> sur le bord  
et une table. Un peu de vent agite les plumes de poule morte.  
La tête est blanche. Avec le doigt je fais balloter la tête.  
Une mouche <sup>en est</sup> arrive.

Pour un conte Jolie, elle git la <sup>petite en l'air</sup> sur la



me 72/18



Les ailes qu'elle croit unner avec force ne vont plus qu'une seule  
à la fois, la gauche la droite, la gauche la droite encore la droite  
puis moins, puis plus du tout

- Je la crois morte. Elle peut le croire une morte

- Pas encore, dit Abari, regarde les pattes.

Elles vivent en effet ces pattes qui s'ouvrent et se referment  
comme une main qui veut prendre, et le corps tout entier qui  
de tend et les ailes qui se referment à battre les deux ensemble,  
si violentes que les plumes se détachent et s'envolent.

Abari cela ne l'a pas. Côté ballante, au bout du bec, la  
poule soufflé une petite bulle qui crevé; les ailes se ralentissent  
~~et commencent à se refermer~~ ~~et se referment~~  
~~et le corps au moment tombat se benzant plus qu'une fois truche,~~  
la gauche, plus faiblement la droite, à peine la gauche,  
puis les deux qui s'écartent... s'écartent... toute grande  
~~tant qu'elle peuvent et restent ainsi.~~

C'est fini: un homme serait moins long. J'ai bien dit  
fini un petit tou.

Abari s'ifor la chose sur le bord d'une table, cou allongé, tête  
ballotante; une lumière goutte d'huile, garnit, reste en suspens: une  
mouche arrive.

Le lendemain, rempli de sauce, couché sur un plat, ce  
n'est plus une poule: c'est quelque chose qui se mange.

# Je repousse mon assiette

- En ne te sens pas?

- Non Abari, je n'ai pas faim. Une poule, ne trouve pas  
pas ça sent le poulailler... oui vraiment le poulailler. [Au  
lieu d'avouer simplement que je pense à ma bête et que  
j'ai du chagrin.



\* D'autre pâmés, S'une seule aile d'eventent Toucement...  
d'oucement... pui s'eventoil utombe.



M 70/2/9



C'est ainsi qu'on devient immortel: on jure et s'attribue.

À présent  
de la langue, on jure et s'attribue et quand l'air se prépare un massacre, afin que rien ne se perde, je sursais pour la poule un plateau qui elle y vaigne tout à l'aise de la nourriture pour les autres.

Quand ce n'est pas de vieillir, les poules meurent la tête en bas, les pattes en l'air, sans un poing qui tient ferme.

Certains font des manières et jettent leur sang. Il faut que l'air avec la pointe des ailes leur ouvre le bec et marche le tampon qu'elles se cachent sans la gorge.

D'autres savent ce qu'il faut et s'elles-mêmes s'amusent dans mes arbrisseaux de jolies petites graminées bien rouges.

Si la première coupure, cette douleur fait la mort; ce ne sera qu'au moment de mourir pour se tenir qui elle battra ses ailes et plantera l'aiguë de ses griffes sans la main qui la tient. x

Amuse D'autres à mourir sont longues... longues... beaucoup plus longue que ne le serait un homme.

On croirait que celle-ci vit encore, la tête bien rouge... l'œil ouvert; sans une recousse voilà longtemps qu'elle est morte.

Celle-ci comme une suppliante joint à deux mains les ailes et munt les bras en croix.

Ce petit coq, garruche dès son enfance, trouve ses contorsions si amusantes qu'il faut qu'il soit vraiment être sans cour pour ne pas rire.

Puis de partir son éducation, cette vieille fait avant de partir <sup>fin</sup> un grand salut à tout le monde.

Cette mystique pousse... pousse... comme pour tenir à Dieu son âme et ce qui ~~est~~ vient c'est sous la queue une petite croûte.

Celle-ci, la gorge ouverte pour être encore et en voir ne sont que des bulles qui s'allongent et qui s'écrasent.



mu  
79/1/10





Celle-ci alléchée par un bœuf d'herbe se lorge et jusqu'à la fin elle pique... pique

Celle-ci fus que morte mais au bout du bec une dernière goutte qui ne survivra jamais une goutte

- La première fois, dit Nourri, que j'ai tué une poule, j'ai senti quelque chose de bon me chatouiller sans tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Quand Bincoi veut tuer une poule, il l'ajuste sur son billot ~~à fondre le bois~~ et vlan du premier coup la tête soule. Quelque fois la poule se retrouve sur ses pattes et continue à courir touchant <sup>du</sup> son bec avec son cou vers tête.

La tête déshabillée de ses plumes Nourri en tire toute fumante, une anichée de friandises crêpes, vitres, roms, blanquets ou vitres comme on en trouve dans les tartes de pâtisseries.

Parfois, chez les vieillards, il vient une vie de toutes jaunes, les uns comme un grain de maïs, d'autres comme une bille, ou plus gros encore; cette poule alovit paroché:

Trop tard, ou trop tard la tête est morte.

Si c'est un coq, Nourri voit où découvrir deux autres bœufs qui elle force soigneusement à part:

- Elles sont gros dit Nourri qui même chez les animaux d'intime aux attributs qui font les mâles.  
<sup>appariés les</sup>

Ainsi je me familiarise avec la mort et conçois que les hommes puissent manger un cadavre. Quant à moi, vraiment non; une poule, je l'ai dit, cela goutte le poutailler et même ce que dans un poutailler on trouve par terre.



Au marché.

Cette tante, passablement pitentienne, ne voudrait pas avoir  
l'air de se divertir de notre commerce.

- Mbari, <sup>dit</sup> fait elle, vous avez de mille à quinze cents ans  
par semaine. Comment faites vous donc pour vous en débar-  
rasser ?

- Oh ! répond Mbari qui ment, c'est bien simple ; les clients  
viennent me les chercher ici, sans que je me dérange.

- En comprenez, m'explique-t-elle, tante m'a vu autrefois  
comme une femme. Je ne vais pas avouer que je les porte  
en ville ou au marché. Elle se moquerait.

- Moi pas Mbari.

Et vraiment ce qu'elle fait, je ne voudrais pas l'inte-  
prendre à sa place.

Elle va une fois la semaine, le vendredi, le jour du grand  
marché d'Anvers.

La première fois a été dur. On se méfiait, on ne comprenait  
pas qu'une femme fut avoir à elle seule tant d'œufs ; on  
paraît entre et Mbari a préféré venir avec des parents  
tels qu'ils étaient partis, plus tôt que s'y laisser chipoter  
une petite vieille qui ne voulait rien d'une <sup>œufs</sup> mais les  
plus gros.

Maintenant elle a pris l'habitude. Lorsqu'elle monte  
dans le train : Me voilà, dit-elle aux paysans qui lui ou-  
vrent une place. Au marché ses acheteurs l'attendent : elle  
se a Tunis : ils acceptent les œufs comme elle les donne,  
non à leur choix. Et quand une nouvelle cliente un peu  
chipie d'informe : "Sont-ils vraiment bien frais ?" Mbari  
ne se fâche plus ; elle répond : Mbari certainement  
Mbari.



me 2/2/11



Elle se prépare à la ville. Elle se lave d'abord tout entier et, après elle, ses oueps. Puisqu'ils sont frais, il faut bien qu'ils soient propres. Elle ne comprend pas les paysans qui lavent les leurs, souvent sales, souillés de boue, tiquetés de sang, tels qu'ils sortent du nid. Elle, elle ne pourrait pas.

Les oueps astiqués, elle les range dans les paniers, sur du foin. Abou je les compte. <sup>Je les compte, un à un</sup> Je vais très bien jusqu'à cent, après je m'embrouille parce qu'il faut à la fois retourner ce gros chiffre, <sup>mettre l'ouep, un à un</sup> ne pas compter l'ouep <sup>l'ouep</sup> que je tiens à la main, puis le suivant qu'il s'agira de prendre avec délicatesse sans froquer les autres. <sup>comme</sup>

- Voici, il y en a <sup>mais</sup> vingt cent cinquante trois, Si je à Abou qui n'y retrouvera certainement pas son compte.

Abou le compte des paniers <sup>est</sup> exact : Deux, un à trois, profond, courbé <sup>à</sup> jusqu'au tiers et qui les <sup>à</sup> pressent dur sur les branches. <sup>à la fois sur une des branches</sup>

Puis nous arisons ensemble la liste des objets qu'il faudra ramener de la ville : <sup>Nous y avons pensé</sup> ~~ceux que l'on ne trouve pas en ville et qui prennent de l'importance~~ <sup>la semaine, cela se</sup> parce qu'on les a ~~visités~~ <sup>visités</sup> toute à mi une semaine à les visiter.

- N'oublie pas les plumes, Abou.
- Plume, visière Abou.
- ~~Spitz~~ <sup>mais</sup> le collier de Spitz est usé
- Collier pour Spitz, <sup>ou</sup> veux un journal ?
- Pas la peine : <sup>mais</sup> les harings pour tous.

En finissant, Abou fait une petite croix que je fais <sup>celui qui ne voit rien</sup> m'expliquer : Je sais ce que cela signifie. Le vrai on se couche avant l'aube et l'on est sage : il faut se lever tôt.

L'été, un petit soleil brûle, malsade, lève trop tôt. En hiver, c'est la pluie nuit. Un peu de lune traîne encore comme



une tranche de fromage oublié sur une table; il gèle, ou il  
fond, ou il nige.

N'étant pas de la Campine, ni devantage une Dame, Marie  
s'est composé un accoutumant bizarre entre les Deux: une toque  
à fleurs comme ici; la jupe longue comme en ville. Mais je ne  
songe pas à en rire.

Maria grolotte; moi je me réchauffe parce que sur ma brouette  
je pousse les œufs. Je ne dis pas: "C'est lourd, Je le pense  
~~et regarde~~ ma brave Maria qui tout à l'heure en ville, se-  
via les trains sans brouette, avec ses bras.

Comme <sup>le bon</sup> qu'elle se donne je ne reste pas inactif. Je balais  
la place, je range les chaises au long du mur, je sèche le sa-  
ble, je souffle mon halime dans les verres de la lampe et  
les frotte avec une toque. Je veux que lors de son voyage,  
Maria retrouve sa maison en ordre, la soupe chauffée, qu'elle  
n'ait ~~plus~~ qu'à se mettre à table et fumer le reste du  
jour.

Quelque fois je lui cuisine une surprise:

- Oh! délicieuse, dit Maria <sup>à l'un, l'autre</sup> en signifiant la cuiller fumée  
cuillerée d'une crème

Moi aussi j'approuve "Délicieuse,"

Mais quel juron, devant cette infamie constante comme  
ou je suis <sup>à l'instant</sup> si Maria l'avait faite.

En voyageant qui vient de bon Maria me raconte pas le menu  
de ses aventures. A Wyneghem, au moment de franchir le canal,  
le train a stoppé parce qu'il était trop lourd pour la pente.

Il a dû s'y reprendre à trois fois. Au retour, sans Johanna  
de Westmalle qui lui a ouvert une petite place, elle aurait  
voyagé debout.



me 72/2/12



- Et les clients, au marché Aboué
  - Elle m'en parle comme si je les connaissais
  - La grosse dame, tu sais, celle dont le mari est au Guiz  
n'a pris que 45 sous cette semaine
  - Bien
  - Par contre elle dont le fils est malade m'a pris 50 pour  
ce qui il se ritablit
  - Tant mieux, Aboué, tant mieux.
  - Et tu ne <sup>et m'ont</sup> demandais pas ce qui il y a Sans le panier.
  - <sup>de si Aboué</sup> L'un après l'autre, nous retirons les paquets:
  - Ça c'est le collaire pour Spitz
  - <sup>Attant je vais dire: et est convenu</sup> Et faut que j'aille s'acheter tout de suite
  - <sup>receu les</sup> Les plumes
  - <sup>Merci, Aboué</sup> Exactement belles que je voulais.
  - Les harings pour Fons
  - Hum, ils sentent bon.
  - Qui vois-tu pour toi, grand gosse.
  - Les derniers paquets où je retrouve toujours avec la même  
surprise, mon tabac, une pipe, et quelque fois, o bonheur,
  - <sup>douces et sucrées</sup> douces et sucrées comme du bon confit - pour toute  
centimes de blattu.
- Elle me donne ses derniers paquets





nu 21/2/13



(doit venir après les voisins).

## Entre nous

Je ne me lave pas tous les jours, je me peigne quand il me  
plaît et ne mets un faux col que le dimanche pour la messe. Je  
porte un beret, ~~mais~~ <sup>mais je ne</sup> m'effusque de les paysans disent "votre  
casquette", comme de la leur. x

Pour ce qui est de l'argent, j'éleve des poules <sup>je vin</sup> et vis, si l'on  
faut dire, sur leur cul de femmes. Ma femme est une maison  
de débauches: plus elles fornicuent, plus j'encaisse. Mal  
noté en ville, ce métier, ici, ne fait pas de moi un "vitein  
monsieur". La morale aux champs est différente.

~~J'avais d'abord une vingtaine de ces dames, puis  
trente, recrutées à droite et à gauche, chez les fermiers qui  
voulait bien m'en vendre. Suivant la Bible, elles se  
sont multipliées et maintenant j'en possède deux  
cents et les dans mes étables.~~

Blanches, en bas jaunes, un bout de ruban rouge épi-  
glé ~~de travers~~ sur le côté de la tête, un étranger n'y verrait  
pas de différence. Pour moi qui les connaît, elles ont leur  
physionomie et leur allure de personnes. Elles portent un  
nom. <sup>ou</sup> ~~Il y en a~~ <sup>celles</sup> qui ressemblent à certains de mes tantes et  
je les appelle tante Louise ou tante Tola. ~~Il y a~~ <sup>il y a</sup> ~~Clara,~~  
<sup>21 y a</sup> ~~l'Astronomie, la première couvreur, la deuxième couvreur,~~  
~~la chanson, l'Astronomie, deux nuit pourquoi une tourde~~  
il y a Madame Ratine <sup>de la</sup> lourde comme cette Jimbêche  
dont je haïssais <sup>de la</sup> ville l'imboupoint; il y a <sup>de la</sup> l'avouer,  
à cause de son oeil bête, M<sup>elle</sup> Stella, femme sansuse



à la bonne vie.

Maitre de tous les vus, je pourrais sans que personne n'y refuse  
leur fendre des bec, crever des yeux, abrouler hors des leurs vertes des  
aunis s'intrallus. Je pourrais <sup>les poulx</sup> les mettre nus comme des femmes  
& me composer de leurs plumes un meilleur trône de tyran. Auto-  
crate de bonnaire je me contente de ce qu'elles veulent bien  
glisser pour moi dans leur pondoir, et quand la loi exige que  
s'on tranche le cou <sup>à l'une d'elle</sup> cela regarde la patronne.

Les poulx m'aiment parce que je les nourris et je les aime  
parce que je les exploite: c'est le rythme social. Quand  
je finitue dans leur nid ils arrivent secouant les voiles  
blancs de leurs ailes, me volent sur les épaules, me caquet-  
tent aux oreilles des paroles de bon accueil. Seuls, les  
cogs, ~~ce~~ amants de cœur, se me font à l'écart jalouse  
de succès que me font leurs dames.

- Tout de même, Monsieur, que disent les voisins, c'est un  
bel amusement que d'avoir tant de poulx.

- Mais ce n'est pas un plaisir: c'est mon métier: je me  
donne beaucoup de peine.

J'ai bien leur montré mes ongles remplis de terre, leur affirmé  
que je me fatigue, <sup>que je</sup> <sup>tous les jours</sup> à chercher au long des routes de la verdure  
pour toutes ces bêtes.

- Oui, oui, me mieux un joli passe-temps.

Quand on possède tant de poulx, <sup>Et je suis</sup> on se fait un amateur  
Venu de la ville avec un col, je suis un Monsieur, un maître qui s'amuse



~~un riche~~ <sup>un</sup> ~~qui~~ <sup>plus riche</sup> ~~avec~~ <sup>avec</sup> leur ferme et leur <sup>seule petite</sup> vache ~~qui~~ <sup>à</sup>  
ont, sont ~~mais~~ <sup>mais</sup> ~~pas~~ <sup>pas</sup> que moi.

Benoit qui posside a 300 poules, posside les 300 plus belles  
poules du pays: le frere Joachim des Crappistes qui en detient  
2000 posside egalement les 2000 plus belles poules du pays.

Ils en discutent, comparent et se chamaillent.

Je les laisse dire: je suis bien qui avec mes 200 poules  
je posside les 200 plus belles du pays.

En ville, j'ai vu un homme <sup>me</sup> ~~longtemps en robe~~. Ici il n'y a  
pas de robes. Et, p. qui ne ~~est~~ <sup>est</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~rien~~ <sup>rien</sup>

Ma femme qui me voit heureuse, est heureuse.

Les premiers jours, quelquefois elle avait les yeux rouges.

- C'est le soleil, m'expliquait-elle, <sup>la semaine</sup> ~~alors~~ <sup>on</sup> que de huit jours on  
n'avait pas vu <sup>un rayon</sup> de lumiere <sup>Norri</sup> ~~il~~ <sup>il</sup> ~~est~~ <sup>est</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~rien~~ <sup>rien</sup>

Maintenant elle a pris l'habitude. Elle se divoue et le sait.

Elle aime la campagne, parce que <sup>la campagne me fait du bien</sup> elle m'est salutaire. Plus  
jamais elle ne voudrait retourner <sup>à la</sup> en ville. Elle le jure. Mes  
amis, ma famille, ses parents, tous ceux qui m'ecrivent  
la felicitent d'être bonne. Je lui montre ces lettres: quand  
on se sacrifie, il est clair que les autres le voient.

<sup>combien de choses de mon pays me font venir de la ville</sup>

En ville, Norri deliberait <sup>interrogeait les couturieres, palpait beaucoup, seiffe</sup> longtemps <sup>choisit</sup> avant de se confectionner  
une nouvelle robe. Elle interrogeait les couturieres, palpait  
minutieusement les etoffes heritait beaucoup avant de  
choisir. C'était solide et durait longtemps. Norri elle



Out de sa continuation avec Ameri et Lucien dans le tome Deux



avait toujours l'air <sup>de femme</sup> d'arriver de Diamude pour visiter les vitrines  
de la rue Neuve. Staturuse et grasse, avec du peau blanche  
et la poitrine de flamande elle n'était bien que nue.

Ici elle est parfaite. Dans un chiffon rouge elle s'est taillé  
une jupe à la mode campinoise, courte avec de gros plis sur  
le derrière. On voit des mollets ~~fatigués~~ <sup>et des pieds</sup> bien au  
large dans les sabots. Libus, ses seins ne demandent qu'à  
gonfler, son ventre s'épanouit à l'aise <sup>est rond tout à son aise</sup> et encore mieux sa  
croupe, ~~ronde~~ <sup>forte</sup> et massive quand elle se courbe.

Ce que Charri préfère de la ville, c'est qu'on y mangeait bien.  
Ici nos menus sont maigres; femme de terre à midi, femme  
de terre le soir, en chemise, graissés de lard, ou milis de  
salade:

— Tout de même, d'avoir Charri, on ne se fatigue jamais  
des femmes de terre.

Le travail quotidien.

Je suis en tranche le bois que nous brûlons dans l'âtre. Quelque-  
fois j'y ajoute un morceau de mon doigt: le sang coule:  
— Hon de Dieu

Sugant ma glaire, je houspille Charri: c'est toujours <sup>de</sup> sa faute.

D'une ancienne neurasthénie j'ai gardé le droit d'être irritable  
en ville j'étais neurasthénique. Je m'en vante le droit d'être irritable



Qu'une contrariété survienne, qu'une poule vive ou refuse de  
courir, je m'emporte, je grince des dents, je crié très fort — contre  
Marie <sup>et d'habitude</sup> ~~absolument~~ responsable. N'aurait-elle pas du pouvoir  
que cette poule <sup>qui est toujours</sup> deviendrait malade, <sup>arrachant</sup> et que le vent d'inodierait  
d'un seul coup <sup>la planche de</sup> le hangar, <sup>que j'avais mis huit jours à closer</sup> ~~mon œuvre de huit jours~~.

Mais quand une chose réussit, je suis fier tout seul.

Avec de vieilles caisses et du tuillis, je fabrique des murs, des  
espèces de cages où j'imprisonne les murs poules qui s'en vont  
vagabonderaient trop loin avec leur famille. Grande besogne : de bois  
de planches, ajoutés du lattice, ouvert sur le côté une petite porte  
pour introduire la bête. Ces minuties m'innuent l'avance.

— Et bien ! ne vas-tu pas faire une promenade, me dit Marie.  
Je <sup>frème</sup> ~~frème~~ tant qu'en effet je pourrais faire une promenade,  
je détache Spitz et nous allons soit à la mer où il aime  
nager, soit dans la bryère où vague l'ombu des nuages.

A notre retour, les murs sont achevés, ~~le lattice est mis~~,  
les portes fonctionnent, il ne reste qu'à planter un <sup>traverse</sup> sur  
chacun. Marie me passe le marteau et je frappe.

— Vingt voir les belles murs que j'ai fabriqués dis-je le  
soir à Benoit.

J'ai abas de cette façon beaucoup de besogne :

trois fois le jour, je renouvelle la boisson de mes poules. Je  
vais jusqu'au bout du jardin. Je vais jusqu'au bout du



\* J'ai un plan où je voudrais écrire : il y a une table, du papier, des bouquins, même un porte-plume. J'y médite beaucoup, — surtout depuis que je connais les Erasmistes. Je lis l'Imitation :

"En Dieu, en Dieu seul, pèche le jeune homme, il faut trouver la paix. C'est à lui qu'il faut venir, en lui qu'il faut placer son espérance, abandonnant les sollicitudes vaines et laissant là tout le reste."

Comme c'est vrai et comme il serait bon de venir à Dieu, laissant là tout le reste, quand la phrase que l'on cherche ne vient pas.



soir, Je vais jusqu'au bout de la bruyère. Je regarde mes  
bêtes manger. Je vérifie à la couleur des leurr<sup>es</sup> si ce sont celles  
qui sont en fonte et celles qui ne le sont pas. Je récolte  
les œufs, je les compte, je les recense. Je fais de hautes  
flambées dans l'âtre, Je laisse di-border la bouilloire qui  
chante au timbre, pour le plaisir de souffler dans les  
cendres. J'analyse jusqu'à la moindre nuance la palette du  
couchant. Le soir je verrouille les étables, je carresse mes pou-  
sins, je converse avec une qui me répondent. J'installe Fritz  
dans sa paille, Fox dans ses plumes... Je suis très fati-  
gué.

Quand Benooi m'apporte <sup>un panier</sup> la provision de grains, J'ouvre  
devant lui la trappe du grenier <sup>La charge est de 100 kilos</sup> où il monte les sacs. Et  
pendant qu'il joint applati <sup>sur les marches</sup> sous la charge, je dis: Ça  
va Benooi ? <sup>bonjour</sup>

x

J'ai cloué sur le mur de ma maison un banc où je vois  
à la fois, la ~~vue~~ bruyère, le ciel et mes poules.

La bruyère est rose, ou verte ou bien de bronze, le ciel  
un peu mauve, mes poules <sup>éternellement</sup> toujours blanches.

Il y a parfois des abeilles à ras des fleurs, de singu-  
liers petits nages. Tant il faut de demander les uns  
d'où ils viennent, les autres d'où ils vont. Il y a tout le  
bas Wannus qui vient avec sa bêche, il y a le soir qui



sont bon, une chaumière qui fume. Il y a...

- Chéri, tant que tu ne fais rien, veux-tu...

D'abord je fais toujours quelque chose.

Je puis l'eau: ma fonction. Le seau suspendu dans la citerne, au bout d'une longue perche suspendue elle-même à un fort treuil s'élève en équilibre sur un autre treuil. Quoiqu'il ne pousse, c'est moins compliqué qu'une pompe. Pour que ce soit tout à fait beau, il faut <sup>un peu de temps</sup> basculer le seau et le remplir d'un seul coup jusqu'au bord. Quand je puis de l'eau, j'y mets du style. Si ça rate, je recommence. Que Starié qui attend, attende.

Chaque matin je pars avec ma brouette récolter <sup>rien</sup> dans les champs des Daurkhalins les mauvaises herbes pour mes poules: il y a du mousson, le l'ouille sauvage, un chou en marande, l'arches flantes qui aiment mes volailles, bien que j'en ignore le nom. Je mets des bûches pour explorer les lits navés qui me risquent toute la soirée de leurs feuilles. Spitz, qui me suit, se mouille jusqu'aux ouïes. Nous nous fatiguons très fort, car l'herbe qui pousse ici me paraît moins savoureuse que l'herbe qui pousse là-bas. Alors il faut que je m'y rende.

Derrière mon enclos, j'ai un coin de lande que je préfère:

Je digrèche un coin de la lande qui s'étend derrière mon enclos. Ça forme un champ très vaste; plus tard, car il



sur des préjugés, sans comprendre que l'ordre d'une étable n'est pas celui  
d'un salon.

Elle use de beaucoup d'eau. Son carrelage froissé à vif, jusqu'au  
rouge, elle y verse, afin qu'il reste net, du sable. J'y ajoute  
le min qui me tombe des sabots.

- Bon Dieu, que tu es sale.

Pourquoi? Ton sable est blanc, le min est jaune: c'est toute  
la différence.



fruit le temps. Coriace la bryère assiste sous ma bêche : entre  
chaque pelletée je dois me reposer d'une pipe.

Le soir <sup>les bras levés, le front en suant</sup> j'invite Abarec à contempler mon ouvrage.

Quelque fois j'en ai retourné à peine aussi large que vos semailles.

- Tichetu, fait-elle, ça avance marche !

En s'avançant dessus, elle couvrait le tout avec ses semailles

Abarec sait que dans un ménage il faut de l'ordre et de la  
propreté. Elle s'appuie sur ce principe avec force, comme  
on s'appuie sur des préjugés. Abarec Elle ne comprend pas que  
l'ordre et la propreté diffèrent en ville et à la campagne.

Elle use de beaucoup, l'eau. Son carrelage ricouré, brun  
rouge, elle y verse, pour qu'il reste propre, du sable. J'y  
mêle celui qui tombe de mes sabots

- Ça est sale dit-elle.

Pourquoi ? Le sien est blanc, le mien jaune. Il n'y a  
pas d'autre différence.

Quand, <sup>après son nettoyage</sup> à l'instigation je me dispose à fumer une pipe,  
Abarec se demande avec angoisse où mes doigts s'acharont  
l'allumette. Gêné par ce regard, je ne sais plus qu'en faire.  
Dois-je avaler ce morceau de bois, le s'acharner, ou  
me <sup>diriger</sup> décharger de ma place pour le jeter dans l'âtre ? Plus  
simplement, je le réglisse <sup>retourne</sup> dans sa boîte.

Si j'ai besoin du mouleau, je me rappelle l'endroit où  
la dernière fois j'en ai planté un clou. J'y vais. Le mouleau n'est  
plus là.



les papiers sont au marché.

La première fois qu'il est sur. Abandonnant les amateurs marchandant ou  
passaient outre et s'abari a préféré venir avec ses amis les qu'ils  
étaient partis plutôt que d'y laisser échapper une petite virille  
qui en voulait bien deux mais les plus gros.

MU  
72 1/2





là où la peau est chatouilleuse. La Jupon est si légère, que mes  
doigts sans qu'ils le sachent, se trouvent en dessous.

- Par ça, frocte Marie, ma cipe...

Mais je sais bien, moi, que c'est ça et encore autre chose,  
que je lui donne en pleine chair, de tout mon cœur, malgré  
sa cipe.

Quand on y repense elle est noire comme la face d'un nègre

- Hape Spitz

- Et maintenant, tout le monde à table, ordonne la gou-  
mande qui a déjà fait le meilleur.

- Mon dit Marie

6,25

- Si si ...

1,25

2,75

7,50

3

- Ma cipe voyez.

8,25

Mais elle a beau faire sa ce

C'est bon. J'espère qu'elle  
a travaillé qui n'est plus de la  
même

Je n'ai elle ni dit rien. Que la cipe de Sébasteille.

Quand on y repense <sup>non</sup> infini, <sup>elle est devenue</sup> nous trouvons qu'il y a chose  
de noir qui ne ressemble pas mal à la figure d'un nègre.

Hape Spitz

- Hape Spitz

Et maintenant tout le monde à table. fait Marie  
la goumande qui a déjà fait le meilleur.

Le dimanche 10, pour faire son genre  
en passant de faire le curé à dit

un peu honteux de la goumande qui n'est rien  
à la moine



\* Lorsque les freres qui travaillent au Seigneur pendant l'office, entendent sonner la cloche, ils lâchent ~~un instant~~ <sup>un instant</sup> leurs outils, joignent les mains et disent une petite priere. Ils témoignent ainsi qu'abandonnés de corps, ils ont leur ame à l'église avec les autres. Je trouve ce geste tres beau.

Et toutes les fois que travaillant au jardin, j'entends sonner la cloche, ma bêche plantée là, je joins les mains et me recueille comme un Erappiste.

Mais qui à 2 heures de la nuit cette même cloche tinte les moines hors de leur lit et me réveille, je me retourne dans mes draps et fais le sourd: après tout je ne suis pas un Erappiste.



Nous réfléchissons longtemps et finissons par nous mettre d'accord sur ce point que sans Dieu 4 plus ou moins toutes nos confessions ont été vaines. Mais nous ne nous disons pas.

- Et maintenant tout est fini.

- Mon père, dis-je à grands traits, j'en mets un grand morceau ma vie a été mauvaise: j'ai blasphémé, j'ai juré, j'ai mal parlé, j'ai été impudique à des jeunes filles.

- Mon enfant dit le père, ne vous promettez pas tant. Pour vous absoudre de vos fautes, si fait que je les paie, que j'en reconnaisse la gravité et la nature. Mais vous me dites que vous avez enseigné le péché d'impudicité à une jeune fille. Combien de fois!

- Je ne suis plus mon père.

- Écoutez de vous souvenir. J'avais votre aïeule. Était une fois par moi

- Oh beaucoup plus mon père. Peut-être bien 3 ou 4 fois par semaine. Et il y en avait d'autres.

- Et à celle-là aussi vous enseigniez le péché d'impudicité.

- Par à tous mon père. Certainement en avait plus que moi. Je ne voyais pas mal dire.

- Écoutez me dit le père, j'avais juré à vous que s'en finisse si brutalement le valet sans le voir. Quand j'étais novice, il m'a fallu être sûr de tout en prison pour les mêmes péchés et cela étouffe me le goûtait à ce point que j'ai jure la prison. Enfin passons.

Je jure une série d'entre autres plus faciles à dire et jure tout à coup à ma bibliothèque.

- Mon père je possède des livres qui sont peut-être mauvais.

- Prenez les mon enfant

- Mais j'y tiens mon père

- Comment pouvez-vous tenir des choses que vous même jugez mauvaises. Prenez

- Prenez mon père.

Voilà il me me dit un de mes confessions sans le voir les fin

Vlan, encore toutes les feuilles, je le regrette, j'en ai un de plus



La cène.  
Combinaison avec Amos et Jérôme  
de trois religions de l'Église.

Le Sempulisme.

Le fait Anselme.

Le Amis ? { de chef  
Mouvement émanant  
Patriotes

x  
de  
le  
de  
t  
de  
et  
le  
de  
de

de l'empire.

{ du premier fait  
Nouvelle Mont.  
{ ~~Combinaison avec Amos~~

ma  
7/2/24









Un jour une poule s'ivra de son jus et je m'avisai à voir Abani  
qui la pourchasse entre ses pois, courir sur à la bite, se couler  
les mains frites à fondre et à chaque fois la manquer.



ne et qu'ils s'entendent, tout les <sup>jours</sup> carri y passe.  
Je reviens les mains vides.

Un sentier cotoie mon jardin. Mon propriétaire qui ne tolère  
pas qu'une charrette <sup>roule sur</sup> passe <sup>par-dessus</sup> une roue sur son bien, a fait planter des  
piquets tout le long et tendu du fil de fer.

Je ne sais pourquoi cette clôture <sup>me gêne</sup> m'incommode.

Un jour une poule s'évade ~~de son aire~~ et s'aperçoit d'habitué qui  
la pourchasse entre des pois et des salades. Elle est un peu lourde, Ma-  
rie et je m'insure à la voir les mains prêtes à pendre, courir sur à  
la poule, de courir <sup>pour la saisir</sup> pour la saisir et à chaque fois la manquer:

- Attends, lui dis-je, je vais t'aider, je suis plus lesté que  
toi.

Je me précipite et <sup>sur l'este en effet</sup> suis <sup>en effet</sup> plus lesté, si lesté que j'oublie  
la clôture et trébuche au beau milieu par terre.

- Nom de Dieu!

Furieux contre le propriétaire, j'empoigne <sup>son</sup> ~~un~~ idiot de fil  
je le soulève <sup>à deux</sup> ~~à deux~~ mains et du premier coup fait sauter  
trois poteaux qui il avait fallu force maillet pour enfoncer  
dans le <sup>terre</sup> sol.

- Je ne te croyais pas si fort, <sup>fait</sup> ~~caractère~~ Marie, qui n'ose  
pas dire.



## Journal.

Je ne sais pourquoi cet ami de la ville s'obstine à m'envoyer régulièrement un journal. Sans ma permission, pour ne pas allonger sa route, le facteur me les apporte, en bloc, le samedi - quand il y pense. Cela fait beaucoup de papier : beaucoup plus qu'il n'en faut pour l'usage d'une semaine.

Mon ami m'écrit :

- Avez-vous lu l'article d'un Tel, je l'ai marqué au crayon.

- Admirable, si-je réponds de confiance.

Il paraît que ce n'était pas cela que je devais répondre.

Pour faire œuvre pie, Marie s'est abonnée au Messager de la  
Vierge, une petite feuille rédigée dans un <sup>petit</sup> couvent de Primontis. Elle  
paraît tous les dimanches et pour peu d'argent, rapporte de grandes  
indulgences. On y trouve en flamand l'évangile du jour, la  
monographie d'un saint, des dimanches de prière, les mots d'es-  
prit, ~~plus~~ une histoire édifiante dont on suit <sup>avec intérêt</sup> ~~avec calme~~ les  
péripéties d'une semaine à l'autre.

C'est une Congrégante, Cordula, la fille du boulanger, qui  
nous l'apporte après le salut de trois heures. Elle a seize ans, elle  
est jolie : c'est une Congrégante.

De loin je guette son courage clair entre les champs. Comme  
des harards, je suis sur le seuil quand elle arrive.

Je n'accepte jamais son papier.



un peu sans l'air s'il doit fourpiller, ou fêta est comme  
qui a l'odeur du maître

Mon voyage à Anvers,

Je m'y décide, après deux ans: une grosse affaire.

Mes sabots enlevés, presque nus, Marie me jure ma belle culotte  
d'autrefois, une chemise raide, des chaussons fins, toutes mes anciennes  
nippes bien connues qui vont refaire de moi un Abonsieur.

— Amuse-toi, dit Marie. Tu verras le chemin que je fais avec mes  
oups. Tu prendras un bon Siner... Si Si... Puis tu vas voir le Port,  
les Mousies, Tu peux t'acheter un livre. Tu pourras ensuite jusque  
chez ta famille, ou bien jusqu'au jardin Zoologique... Rentre  
sur dernier tram, je t'attendrai avec la tartane.

Quand je quitte la maison, Spitz ne voit trop s'il doit fourpiller  
ou fêta est étranger qui a l'odeur du maître: il aboie de la queue et  
flaire du narinas. Les poules ont franchement peur et aux Étrappistes  
comme je monte dans le train, Ancoi, ma foi, tire la main vers  
sa sarquette.

— Mais non, Ancoi, mais non, à ce voir.

Ce n'est pas un train comme un autre, ce n'est pas l'avantage  
un tram. Entu les deux, c'est un vicinal. Il n'exige ni route, ni barrières,  
ni rails pour lui vent. Il se contente d'un bout de chaussée, tantôt  
à droite, tantôt à gauche, <sup>ouï on le pousse</sup> suivant ce qu'il veut voir. Pour ne  
pas refroidir de vapeur, il abrite sa machine sous un toit et cache  
ses roues sous du volant en tôle. Ses voitures ne sont ni noires,  
ni rouges, ni couleurs de bois: elles sont vertes avec une pue de vale.

Deux classes, <sup>pour qu'il y ait des 2<sup>es</sup> et faut les pousser</sup> des premiers ~~trains~~ parce qu'il faut des secondes.

Il y a des banquettes où l'ancoi ne l'on s'aperçoit faire plaisir, il y a  
mais c'est plutôt comme j'ai dit



\* Du arbu, une charrette, la croupe d'une fermière devant son puits. Il doit  
y avoir plus d'abeilles sur ce trifle. Par les vitres, le soleil jette un  
rayon et s'installe sur le nez pour le voyage. Les d'après embourbant.  
les paysans ont chaud dans leurs champs

Encore une halte, Ploeg, l'auberge des Paer Kachens qui a  
cours plus vite que nous: de l'autre côté <sup>entre les arbres</sup> y en a de blancs qui s'ont vus une temps

Un jour d'armée descendent d'une autre voiture et nous regardent passer  
suspenseux.

Une belle mare, de petits bois, des femmes à cheveux rouges et paupières  
vertes. Au fond d'une rivière, un coin de façade blanche. Longtemps  
avant Scheldt le train siffle qu'il arrive, mais à la halte, il roule encore  
et doit s'arabouker des quatre sous pour s'arrêter court.



aussi des plate-formes. Contrairement à la formule on fait "fumer et cracher par terre",

Je suis seul dans un coin. Cette fois, ce n'est pas moi qui marche au long de la chaussée : c'est elle qui accourt en robe de chambre, étincelante de mailles, des bouquets de bryères attachés à sa traîne. Un à un je salue mes arbres. Sous ce buisson, Tom a-tu ton dernier livre. J'ai déjà trempé mes pieds sous ce minceau. Voici le "franç" de Wannes, voici, sur cocotte, la maison du missionnaire. Par dessus les sapins son toit est long à disparaître.

Puis une halte, la jument, Saint Antonus, encore un peu Westmalle. Un couvent de Sœurs noires, la chapelle paroissiale, la hutte de Sur Verhooven le charpentier. Il faut attendre à cause de la machine qui prend de l'eau <sup>ou s'est</sup> ~~de~~ conducteur qui en lâche.

Un panier entre, s'arrête sur la banquette, lourd de beurre, puis un second qui tire après lui à son aise, une paysanne gracieuse, fleurie, comme la bande au moi d'Aout.

- Et! mais mais oui, mon Dieu, c'est le boomain aux poules.
- Mais oui hi! Bonjour Eus.

Ilis une secousse solide pour lui que l'on part.

Il fait un temps merveilleux; les paysans ont chaud dans leurs champs; il doit y avoir plein d'abricote sur ces trifles. Le volait entre par les fenêtres et voyage avec nous sur les banquettes.

L'un après l'autre je reviens les haltes dont les noms reviennent dans toutes les parolottes de Dingo: Poeg, l'auberge des Bourkac-lens qui a couru plus vite que nous, Deurne, un gros village,



Le village est important. <sup>Il y a une grande église</sup> à droite de la route, la maison d'un moulin qui ne fait rien, à gauche un hôtel pour les gens de la ville et une église qui s'élève également à l'événement. Il faut encore voir la prison communale, un ancien trou à bœufs dont la serrure ne s'ouvre plus. Le chat me lève dans la poche quelque chose de mûre et de marisif comme un coup de poing : le veau gauche de bœuf et il reste l'autre.

- Et mais, oui, mon Dieu, oui.

Les voyageurs montent, encore de chez nous, les hommes furtifs en bleu dans leur blouse, les femmes baricoûtés de chales.

- Et bonjour! - Vous allez à la ville - Les femmes de terre réussissent.

Écoutez le wagon chante.

<sup>Du vin</sup> Chari ou banquettes, le soleil se réfugie cramponné aux parois, grimpe sur un bout de genoux, un coin de barbe, l'aile d'un bonnet, fait tout où il peut. Il y a aussi beaucoup de fumée qui sort des pipes. Les femmes mangent.

Attention voici le canal et son pont si difficile à franchir.

La locomotive souffle et a l'air de compter : Une! recousse en arrière pour prendre du champ; deux! recousse en avant pour se lancer; Trois! à pieds joints, elle saute; Quatre se laisse rouler en pleine vitesse de l'autre côté de la source.

Le vin ne vient pas, parce que le train a cessé de marcher.

- Et mais mon Dieu! qu'est-ce qui il y a

C'est que vraiment il ne bouge plus. Il semble même vouloir en rester là. Tout un charriot nous s'élève, puis paraît une vache.

- Il est cané dit quelqu'un

- Ah! ah! cané répondent les autres qui s'ils n'y fussent plus.

Ils ont raison. On finit quand même par repartir.

On rattrape la vache, un peu plus loin le charriot.



Chitou où il faut voir la prison communale, un amiin train à force tout  
la serrure ne joue plus.

- Eh! mais, mon Dieu, oui, je vous l'assure.

Longtemps avant l'arrêt, le train siffle qu'il arrive. Mais tantôt,  
faisant oute, il doit s'arcbouter sur quatre pattes, pour s'arrêter court,  
tantôt l'arrêter trop peu, sauter jusqu'au but, à vous jointes. Chaque  
découpe me lance dans la poitrine quelque chose de rude et de massif  
comme un coup de poing: un verre de bière, qui me a l'air:

- Eh! mais oui, mon Dieu, oui.

Les fumiers qui entrent vont encore de chez nous, les hommes peints  
en bleu dans leur blouse, les femmes bariolées de châles. La voiture est  
pleine, les panier aux meilleures places. Chari sur banquettes le volait  
de cramponne aux parois, s'installe sur un bout de jambe, une  
couri de barbe, l'aile d'un bonnet, où il peut. Il y a aussi beaucoup  
de fumier qui vont de pipas. Les uns crachent, les autres jettent man-  
gent; tous parlent comme s'ils chantaient.

Attention voici le <sup>canal</sup> pont de Wyneghem et son pont si difficile  
à franchir. D'un premier choc, le train se recule pour prendre du  
champ, d'un second il prépare son élan, puis rouff glisse par dessus  
le pont et continue en vitesse de l'autre côté de la traversée.

Mais en bas, tiens pourquoi, il commence à marcher. Il semble  
même vouloir en venir là. Tout un charriot nous se passe, puis  
jauneuse une vache.

- C'est carri, annonce quelqu'un.

- Ah! ah! carri vient les autres.



Après quoi s'éffluent et s'ennuient à la fois, il passe sur un pont,  
se cache sous une route et pour sa bon s'arrête sans une seule goutte:  
Nous sommes transportés sévères.



<sup>des ont raison</sup>  
Puis ils n'y pensent plus. On finit quand même par partir.

On rattrape la vache et après, le charriot beaucoup plus boni.

À Wyongham-Village; une religieuse jeune et comète:

- Par ici, par ici, ma sœur.

Ensuite

Puis un monsieur à cigare. Celui-là qui il s'arrange.

On commence à sentir la ville. Stygar Moor de champs, parce qu'il y a plus de maisons. Des chipoteurs marchent <sup>en ligne</sup> ~~admirer~~ sans les jardins, une villa poussée trop tôt entre les carrés de terre qui ne sont pas encore des pelouses, <sup>et tout cela</sup> puis rangées comme des paquets, des rangées d'habitations ouvrières qui tiennent leur langue de linges sales. >

Devenu sérieux, le train a rempli son sifflet par une grosse cloche de ~~train~~ respectable. Une auto passe, il sonne; un groupe d'enfants, il sonne. À droite un fort s'étend par une querite, à gauche un long mur goudronné <sup>semblable aux</sup> ~~à se faire du bruit~~ vraiment trop noir, puis il quitte délibérément la chaudière <sup>de</sup>, <sup>donc</sup> fait un petit tour entre les montagnes de Stratton que l'on s'charge ici, <sup>histoire</sup> et ne rien perdre de leur odeur. Après quoi, sifflant etonnant à la fois, il s'arrête pour du bon sans une vraie gare: nous sommes aux portes d'Anvers.

La religieuse descend, les hommes s'ouvrent, les femmes s'ouvrent, se descendent. Chacun <sup>ou ne même</sup> s'écarter avec ses bagages de son côté.

On peut se croire encore chez soi: une bonne grosse chausse-camp <sup>un cabot</sup> = garde, point trop fier d'être parvenu en ville: de vieilles maisons sans étage, des anberges simplement anberges, des boutiques où l'on vend des affaires aux goûts de li-bes.

Je flâne à mon aise, d'une vitrine à l'autre. La belle biche et



solide comme il m'en faudroit ~~un~~, Eiens! une nouvelle sorte de graines  
pour les pousins, et cette culotte de secours, on verrait bien si s'édans.

- Bonjour, bonjour les pousins, et toi au fond de cette cour,  
où il reste du fumier, bonjour, bonjour, la vache.

- Et, mais mon Dieu, c'est ici que votre femme achète ses harings

- Il n'en est pas si milliers, Eiens...

~~Elle~~ Je ne la vois plus. Eiens ~~mais~~ où est-elle ~~très~~

Jam en avois l'air, la rue a fait un coude, une entree s'ibou-  
che avec un tram qui en sort, <sup>l'une en l'autre</sup> ou <sup>l'autre</sup> bout d'un fil. D'où vient-il celui-  
là, si jaune? Et ces cacars en or sur une telle vite pourquoi faire  
mon Dieu? ... Ah oui la ville.

Je tache de retrouver Eiens. He Eiens Eiens. Plus de Eiens

Il n'y a plus de routes, la chaumière de usure comme une fimbiche  
qui pince les lèvres. Je la reconnais à peine. Paclips au creux-vent,  
il n'y a plus d'huber entre des pavés. Les maisons haussent le  
cou, des enseignes font du style. Elle voigne des sinous de trottoir  
et a des egouts comme une dame. Les vrais peuvent venir et autres  
leur ont mille petites manières. Et où est Eiens? Je passe plus vite.

Plus de femmes aux étalages, plus de vendeurs, plus de biche. Une boutique  
de coiffeur: de faux cheveux pour le vrais cheveux. Une charentaise:  
un porc en farine <sup>en minuscule</sup> ~~inusable~~. Des bours de vache en même, de belles  
plumes à mettre sur de beaux chapeaux, des chemises à trous pour montrer  
les reins, des sachets compliqués <sup>qui les remplissent</sup> quand ils manquent. Par Eiens!  
Par Eiens. <sup>He Eiens</sup> Je passe

Qui me vint, à ce fumier étage, ce jockey à cheval, qui me tint



sa casquette de carton? Et là-bas, ce tour d'air spirituel: Purgez votre voiture.  
C'est bien, je pense.

Une auto, deux autos, cinq autos Des livres: "Succès du jour", Past  
"La lumière morte", Zut!

Où est le ciel? De la fumée sur les trottoirs. Entre ces murs, le  
soleil ne chauffe plus, il brûle. La lumière <sup>à la manière</sup> <sub>d'allonge</sub> <sup>comme</sup> une ma-  
laise balaine. Là-bas, la tour de la cathédrale, j'étais, étiré, d'est  
qui elle <sup>jusqu'à</sup> fait des cent mètres, pour qu'on <sup>soit</sup> <sup>en</sup> ne la forme  
pas pour un toit. Les tours devraient vivre seule. Allons plus  
vite.

Les enseignants parlent l'anglais, les chaumeurs vont de Paris, les chaises  
de café font le trottoir. De petits rires s'amuse à punir les consommateurs.  
Une piano dont les touches s'abaissent toutes seules. Et voici qui est beaux:  
quinze géraniums (en tapis rouge), d'alignent entre des cailloux, à l'exercice:  
un square, je cours.

Cela s'appelle

- Une voiture, Monsieur. - Zut
- Des fleurs de champ, Monsieur - Juvénis
- Past... j'oli blond
- D'abord je suis roux, Monsieur

Et voici le coin agité de la grande ville. La gare où Dieu veille  
<sup>Mon journal</sup> que je ne s'écrit plus jamais le train <sup>de</sup> <sup>Paris</sup> <sup>à</sup> <sup>Amsterdam</sup>, du genre qui courent,  
des commissionnaires (un homme) qui les racrochent, des urinois ou l'on  
entre, les chevaux qui le devraient, un policier en bronze <sup>en bronze en plein</sup> ~~canon~~ <sup>est</sup>  
statue, les journaux avec leurs vis en pierre ouille

Pourt. que suis-je venu faire ici? 2



Digouti je saute sans un tram, je ferme les yeux:

- Crois sans jusqu'au Port

et si vite une barque vers l'autre côté de l'eau, où c'est le nouveau  
le campagne.





D'abord je saute sans un tram, je ne vois plus rien, je me laisse traîner  
jusqu'au fort et vite une barque que je termine ma journée de l'autre côté  
de l'eau, où c'est le nouveau la campagne.



— Copy Book —

— The Student —